



Guerre et paix une épopée avec marionnettes
Page E 3



Baba Zula lance le Festival du monde arabe
Page E 4

CULTURE

CAHIER E › LE DEVOIR, LES SAMEDI 31 OCTOBRE ET DIMANCHE 1^{ER} NOVEMBRE 2015



Le songe d'une nuit d'automne

... un conte macabre pour célébrer l'Halloween

La vieille dame fantôme du film *Insidieux* de James Wan

EONE

Un cauchemar impressionniste. Un détour du côté de l'inquiétante étrangeté cinéphilie. Un défilé de scènes insolites tirées de films connus ou méconnus dont chaque titre apparaît à la fin.

FRANÇOIS LÉVESQUE

La journée avait été longue. Pourtant, la nuit semblait être tombée d'un coup. C'était à peine si les phares de ma voiture parvenaient à percer les ténèbres enveloppées dans la brume d'octobre. Je ployais sous la fatigue, luttant pour rester éveillé, quand une silhouette blanche se matérialisa en plein milieu de la chaussée. Était-ce... une mariée? Dans une manœuvre d'évitement, je frappai quelque chose, puis tout ne fut plus qu'obscurité.

Ma voiture avait dévalé une pente avant de s'immobiliser contre un taillis. Autour, la forêt était aussi opaque que la route en surplomb, constatai-je, debout à côté du véhicule, sonné.

J'en étais à m'interroger sur la suite lorsque je vis un point lumineux se rapprocher. Devant moi se tint bientôt une petite fille, une lanterne à la main. Reconnaissant, je la suivis.

Nous débouchâmes sur un domaine marécageux au centre duquel, au bout d'un chemin de terre battue, s'élevait une vaste demeure hérissée de tourelles et de mansardes. Il y avait de la lumière, m'encourageai-je, lorsque je pris conscience que ma jeune guide s'était volatilisée: rentrée à mon insu, sans doute.

Je marchai jusqu'à la porte, heureux à la perspective qu'on me vienne en aide. Après que mes trois coups de heurtoir eurent résonné à l'intérieur, j'entendis le cliquetis d'une clef, puis le grincement des gonds. Le lourd battant s'entrouvrit. J'entrai.

Un haut lustre diffusait dans le vestibule un chiche éclairage qui camouflait mal la vétusté de l'endroit: papier peint élimé, lambris vermoulus, meubles poussiéreux, et cetera.

Devant moi: un corridor de service, un ascenseur en fer forgé et un grand escalier. À ma gauche: une



La fillette diabolique dans *Opération peur* de Mario Bava

F.U.L. FILMS

large porte coulissante ouverte. À ma droite: une seconde porte identique, mais close. Je m'approchai de la première et découvris une salle de bal. Un magnifique piano y trônait. J'allais y voir de plus près quand l'une des touches s'enfonça toute seule. Un écho lugubre se réverbéra dans la pièce.

D'instinct, je reculai jusqu'à la seconde porte, à travers laquelle j'entendis des murmures. L'œil rivé à l'interstice, j'entrevis un salon éclairé par un feu de cheminée dans lequel une adolescente servait le thé à un homme plus âgé. Sur le point de boire, l'invité se ravisa et enjoignit à son hôtesse de plutôt lui donner sa propre tasse. Hésitante, l'adolescente obtempéra. L'air rusé, l'homme but enfin, puis il toussa. L'adolescente sourit, et l'homme, en s'effondrant, sut qu'elle avait été plus maligne que lui. Récupérant la tasse empoisonnée, la jeune fille la remplit encore et,

cauteleuse, la tendit dans ma direction. Comment pouvait-elle me voir?

Alarmé, je regagnai la porte principale mais la trouvai verrouillée. Désespérément vide, le trou de la serrure paraissait me narguer. Un grondement mécanique me fit sursauter. Je me retournai et, adossé contre la porte, je retins mon souffle.

Les rouages de l'ascenseur se turent et la grille s'écarta, dévoilant une très vieille femme. «*Il ne faut pas en vouloir à ma petite-fille, me dit-elle. Elle se désennuie comme elle peut. Sa mère fait de son mieux, mais avec trois enfants, il lui faudrait un époux...*»

Perçant, le regard de la maîtresse de céans s'était embrumé quand elle tira la grille et remonta en me laissant là, stupéfait.

VOIR PAGE E 3 : SONGE

CULTURE

Bibliothèques en orbite

ODILE TREMBLAY



Dans la mémoire littéraire, le nom du grand écrivain argentin Jorge Luis Borges est associé aux bibliothèques comme celui de Miguel de Cervantès l'est aux moulins à vent : en référence spontanée. Il a tant fréquenté leurs labyrinthes en quête du volume suprême — son Graal hors d'atteinte —, et tant écrit sur elles.

Sans l'œuvre en chocs de dimensions du bibliothécaire aveugle et génie des lettres, aurions-nous embrassé toute la portée métaphysique de ces temples du savoir aux rayonnages infinis?

Borges, poète incontournable mort en 1986, dirigea à Buenos Aires (où son esprit flotte toujours) la bibliothèque nationale après qu'un mal génétique lui eut fait perdre la vue. Déambulant parmi des livres invisibles pour ses yeux.

« La bibliothèque est une sphère dont le centre véritable est un hexagone quelconque, et dont la circonférence est inaccessible », écrivait-il dans *La bibliothèque de Babel*, tirée du recueil *Fictions*. Toute son œuvre, poèmes et nouvelles surtout, se fraie un chemin entre paradoxes et vertiges.

À la fois auteur et personnage

de fiction comme Homère, aije dit que Borges avait inspiré à Umberto Eco, la figure du moine aveugle et fou du *Nom de la rose* dévorant des pages empoisonnées dans sa bibliothèque en feu?

Suivons le guide! En ces temps d'Halloween, j'ai demandé à son fantôme de me tenir la main cette semaine lors d'une drôle d'expérience conçue par son compatriote, l'écrivain Alberto Manguel, auteur d'*Une histoire de la lecture*, et par l'homme de théâtre épris de technologies nouvelles Robert Lepage.

Cette expérience, c'est une expo à la Grande Bibliothèque, qui vient souligner les dix ans d'existence de l'institution aux chambres de bois.

Alberto Manguel assura en rencontre de presse que ce parcours n'était pas inspiré par l'auteur de *L'histoire de l'infamie*. Mais comment croire celui qui ajouta ensuite: « *Toute mon œuvre est un hommage à Jorge Luis Borges.* » Il dit avoir connu deux génies, Borges et Lepage. Ce dernier, familier des éloges, n'a pas rougi.

L'exposition s'intitule *La bibliothèque la nuit*, comme le titre du passionnant essai de Manguel sur les grandes bibliothèques de l'histoire et sur celle des particuliers, aux œuvres miroirs de l'âme: « *Toute bibliothèque est une autobiographie* », y écrit-il.

L'écrivain argentin n'a pourtant plus accès à sa propre



Alberto Manguel et Robert Lepage nous font visiter dix grandes bibliothèques du monde, réelles ou pas.

bibliothèque aux 35 000 ou 40 000 volumes encastrée dans un ancien presbytère français. « *J'ai aménagé il y a quatre mois dans un appartement exigü de New York* », explique-t-il.

Qu'à cela ne tienne! La voici reconstituée à la Grande Bibliothèque, dans la salle d'accueil de l'exposition (mais, supplice de Tantale, sans pouvoir ouvrir les livres). Plus loin, Manguel a imaginé le concept d'un déambulateur à la mémoire de dix grandes bibliothèques du monde, réelles ou pas.

Temples littéraires en 3D

Nous voici dans cette seconde salle, où des arbres arborent des feuilles en forme de livres. Des pages sont froissées au sol, mais les tables de bois ressemblent à celles des bibliothèques classiques, ornées de lampes aux abat-jour verts en attente de lecteurs.

Pour que tout bascule, reste à enfilez tant bien que mal des lunettes-casques Oculus Rift. Au milieu des arbres à livres, dix vignettes surgissent soudain, portes virtuelles vers l'ailleurs en 3D. On clique sur l'une ou l'autre pour s'immerger dans une bibliothèque et son style. Celle d'Alexandrie, née sur les cendres de son illustre aïeule de l'Antiquité, celle de Sainte-Geneviève à Paris, celle du temple Hase-Dera au Japon, celle, imaginaire, de Jules Verne à bord de son sous-marin *Nautilus* dans *Vingt mille lieues sous les mers*, etc.

La technologie d'immersion sur 360 degrés à laquelle Robert Lepage et son équipe d'Ex Machina se sont frottés sert habituellement à la démonstration de jeux vidéo. Lui la voit désormais comme un pont à ériger entre théâtre et cinéma.

Reste à pivoter sur soi-même pour faire surgir de nouveaux éléments de décor. C'est un peu gadget, décrit comme ça, mais la visite (il faut réserver en ligne), dans ses dédales architecturaux, constitue une balade saisiss-

sante à travers ces temples de savoir, agoras, et espaces fragilisés par la révolution technologique en cours. Un trajet d'une heure, moins si la perte de repères vous donne la nausée. Et pourquoi ne pas se perdre dans cette forêt-là?

À l'heure où la Toile menace de disparition plusieurs bibliothèques (cette semaine, on apprend la migration de celle du ministère de la Santé vers un corridor obscur d'un centre de réadaptation), on a envie de les célébrer toutes.

L'ombre de Borges au Rialto

Et tant qu'à parcourir des bibliothèques sans toucher aux livres, autre escale: le théâtre Rialto, où le spectacle *La bibliothèque interdite* s'appuie sur un texte et une composition de Denis Plante (qui joue aussi du bandonéon). Entouré de trois musiciens, au cœur d'un opéra-tango, Sébastien Ricard y est formidable. En plus de jouer et chanter en concierge aveugle (inspiré par Borges) d'une bibliothèque interdite par le régime de Juan Perón, le chanteur-acteur a signé la mise en

scène du *show* à quatre mains avec Brigitte Haentjens.

On applaudit à cette mise en abyme très argentine du poète idéaliste arrêté et interrogé par un de ses personnages. Les amoureux de Buenos Aires retrouvent l'atmosphère des *milongas* au rythme des tangos. Tortures et sévices dont les artistes opposants furent victimes au cours des années 40 martèlent l'histoire.

Retour à Borges, donc, à qui ses positions contre le régime de Juan Perón firent perdre un emploi de bibliothécaire (il s'est repris plus haut après la chute du tyran). La bibliothèque trône derrière, immanente.

« *Peut-être suis-je égaré par la vieillesse et la crainte, mais je soupçonne que l'espèce humaine — la seule qui soit — est près de s'éteindre, tandis que la bibliothèque se perpétuera: éclairée, solitaire, infinie, parfaitement immobile, armée de volumes précieux, inutile, incorruptible, secrète* », prédisait Borges, en arpentant dans sa nuit éclairée ses perpétuels dédales. À lui, le dernier mot!

otremblay@ledevoir.com

OMNIBUS
Le corps du théâtre
DONNE À VOIR

SPÉCIALITÉS FÉMININES

MAÎTRISE D'ŒUVRE JEAN ASSELIN, RÉAL BOSSÉ ET SYLVIE MOREAU

28 OCTOBRE AU 14 NOVEMBRE

À L'AFFICHE À
ESPACELIBRE
MIMEOMNIBUS.QC.CA

LE DEVOIR

Une présentation
BMO Groupe financier
en collaboration avec
la Presse

TNM

DÈS LE 10 NOVEMBRE!

AVEC
MIKHAIL AHOJJA
SIMON BEAULÉ-BULMAN
ANNICK BERGERON
LUC BOURGEOIS
ÉRIC BRUNEAU
ANNE-MARIE CADIEUX
LOUISE CARDINAL
LÉVI DORÉ
GÉRALD GAGNON
MARIE-PIER LABRECQUE
DOMINIQUE LEDUC
LAURIER RAJOTTE

Conception
Guillaume Lord
François Barbeau
Martin Labrecque
Laurier Rajotte
Julie Measroch
Amélie Bruneau-Longpré
Rachel Tremblay
Assistance
à la mise en scène
Suzanne Crocker

Production
Théâtre
du Nouveau Monde

+
TOURNÉE AU QUÉBEC
TNM.QC.CA

ICI artv RADIO-CANADA

LA
MISE EN SCÈNE SERGE DENONCOURT

CRÉATION MICHEL MARC BOUCHARD

PAR LA COMPAGNIE L'ENTREPRISE

GARNAGES

UN SURPRISANT PORTRAIT DE L'HUMAIN

« DU BECKETT SOUS NEZ ROUGE »
— TÉLÉRAMA, FRANCE

3 AU 8 NOVEMBRE

JARRY D'IBERVILLE
TONU.CA

Québec Montréal Canada PRESSE

TOHU

CULTURE › THÉÂTRE

SONGE

SUIITE DE LA PAGE E 1

J'allais me résoudre à emprunter l'escalier lorsque j'entendis un ricanement étouffé en provenance du corridor, lequel débouchait sur une cuisine nauséabonde. Dans l'évier s'empilait la vaisselle sale. Sur le comptoir maculé, un lapin aux chairs faisandées gisait dans une casserole.

Sentant sourdre l'angoisse, je m'enfermai dans la salle de bain adjacente, faute d'une meilleure parade. En rencontrant mon reflet dans la glace, je restai interdit: je contempiais l'arrière de mon crâne. A tâtons, j'agrippai la poignée et sortis.

Je titubai jusqu'à l'escalier. À l'étage, je trouvai un couloir et plus de portes. L'une d'elles s'entre-bâilla. Je pénétrai dans la chambre, vide, il s'avéra, à l'exception du monceau de poupées de porcelaine qui accaparaient presque tout le lit.

Sans mot dire, la fillette de la forêt entra et m'entraîna à sa suite vers la garde-robe, où elle se dissimula avec moi. Un choc sourd, sporadique, en provenance des marches précéda un son traînant dans le couloir.

L'adolescente de tout à l'heure entra à son tour dans la pièce, hissa le cadavre de l'homme et le dissimula sous les poupées avant de s'asseoir au coin du lit, dos au placard — je la distinguais aisément grâce aux persiennes. Soudain, elle tourna la tête de quelques degrés, puis de quelques degrés encore, et encore, 180 degrés, jusqu'à plonger son regard dans le mien; pantin désarticulé grotesque et effrayant.

Je voulus rassurer la fillette, mais m'aperçus qu'elle avait de nouveau disparu. À l'instar de l'adolescente, réalisai-je. Une fois sorti de ma cachette, puis de la chambre, je refermai prestement la porte mais en entendis aussitôt une autre s'ouvrir. Un petit garçon se tenait dans l'embrasement de celle-ci.

«Je vois des gens qui sont morts», me dit-il en désignant du menton le fond du couloir qui se terminait par une troisième porte, plus large. Je m'y rendis d'un pas décidé, las de cette sinistre charade.

Une odeur de cire m'emplit les narines. Des cierges achevaient de se consumer aux quatre coins d'un lit à baldaquin drapé de noir. La dame de l'ascenseur y était étendue. J'aurais pu jurer qu'elle me dévisageait malgré ses yeux vitreux, sans vie...

Une goutte d'eau tombait par intermittence du plafond dans une assiette décorative abandonnée sur une table de chevet, habillant le silence d'une texture déliquescence.

Non sans soulagement, je remarquai que la morte serrait contre sa poitrine frêle une grosse clef dorée. Passant outre mon dégoût, je soulevai les doigts raides et froids et m'en emparai.

Je dévalai les marches jusqu'au rez-de-chaussée où j'enfonçai la clef dans la serrure de la porte d'entrée.

Depuis l'escalier me parvint comme un froissement, celui d'un lourd tissu.

Je regardai par-dessus mon épaule, c'était plus fort que moi, tout en continuant d'essayer de faire tourner la clef.

Droite, royale, elle descendait vers moi...
«Je vais t'emmener en des lieux où tu n'es jamais allé. Je vais te montrer des choses que tu n'as jamais vues. Et je vais regarder la vie s'échapper de toi», me promit la mariée spectrale derrière son voile diaphane.

Le loquet céda, et je fus, je fus...
Quand je m'estimai suffisamment loin, j'eus vers la maison un ultime regard et croisai celui, impassible, de la fillette qui m'observait depuis l'une des fenêtres.

Je cours comme un damné dans les heures pâles jusqu'à l'orée des bois, puis je cours de plus belle jusqu'à ma voiture emboutie, comme si son habitacle de toile froissée pouvait me protéger. Dans ma fuite effrénée, je trébuchai sur la carrosserie, ruisselant, et m'arrêtai à quelques centimètres du pare-brise lézardé.

C'est alors que je le vis. Que je me vis: le visage ensanglanté, les yeux fixes et révoltés, comme deux îlots blancs sur une mer carmin. Et je compris.

Dans mes oreilles, dans mon esprit, il n'y eut plus rien; rien que ce froissement infernal et ces rires d'enfants.

Le Devoir

Géographie cinéophile

Prologue: la mariée fantôme dans *Saints-Martyrs-des-Damnés* de Robin Aubert.

La forêt: la fillette dans *Hansel et Gretel* de Lim Pin-seong.

Le domaine: la chute de la maison *Usher* de Roger Corman.

La salle de bal: le piano hanté dans *L'enfant du Diable* de Peter Medak.

Le salon: la cérémonie du thé dans *La petite fille au bout du chemin* de Nicolas Gessner.

L'ascenseur: variation de *M^{rs} Venable* dans *Soudain l'été dernier* de Joseph L. Mankiewicz.

La cuisine: le lapin oublié dans *Répulsion* de Roman Polanski.

La salle de bain: une mise en abyme dans *Dolores Claiborne* de Taylor Hackford.

La première chambre: le voyeur dans le placard dans *Blue Velvet* de David Lynch, le cadavre sous les poupées dans *Entretien avec un vampire* de Neil Jordan, et la possédée dans *L'exorciste* de William Friedkin.

La deuxième chambre: le jeune héros du *Sixième sens* de M. Night Shyamalan.

La troisième chambre: sketch «La goutte d'eau» dans *Les trois visages de la peur* de Mario Bava.

L'escalier: les fiançailles funèbres dans *Le fantôme de Milburn* de John Irvin.

La fenêtre: la fillette diabolique dans *Opération peur* de Mario Bava.

Épilogue: *Alice ou la dernière fugue* de Claude Chabrol.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Pour Louis-Dominique Lavigne et Antoine Laprise, «la Russie rêvée appartient à tout le monde», même aux marionnettes.

Épopée miniature

Louis-Dominique Lavigne et Antoine Laprise adaptent le colossal *Guerre et paix* pour les marionnettes

MARIE LABRECQUE

Une épopée n'attend pas l'autre durant cet automne théâtral. Mais contrairement à *Moby Dick* et *Five Kings*, celle de *Guerre et paix* se pratique à une mini-échelle, par l'univers marionnettique du Théâtre du Sous-marin jaune. La compagnie, qui a adapté avec bonheur plusieurs œuvres à teneur philosophique, de *Candide* à *La Bible*, transpose, avec son coutumier mélange de sérieux et de fantaisie, cet immense chef-d'œuvre sur les guerres napoléoniennes. Un an après sa création à la Bordée à Québec, le spectacle — qualifié alors de «franche réussite» par un collègue du *Devoir* —, s'amène enfin à Montréal.

Le coup de foudre de Louis-Dominique Lavigne, codirecteur artistique du Théâtre de Quartier, pour l'œuvre («le plus grand roman de ma vie») fut l'étincelle du projet. S'ensuivit une «formidable rencontre» artistique avec Antoine Laprise, script-éditeur et metteur en scène du *show*. Construite à partir des scènes ayant le plus touché les deux créateurs, leur adaptation préserve les trois dimensions de l'œuvre originale, l'histoire d'amour, le mouvement historique et la pensée de Tolstoï, en privilégiant ces deux derniers éléments. Louis-Dominique Lavigne se dit très fier du caractère personnel de cette adaptation, teintée par la tradition du Sous-marin jaune, et où il a donc ménagé de l'espace pour la vision particulière du Loup bleu, ce narrateur et «penseur ludique».

Sa double nature d'animal et de marionnette permet un recul à la fois par rapport à l'humanité et à la pratique théâtrale. Deux optiques à travers lesquelles la compagnie revisite les œuvres, explique Antoine Laprise. L'adaptation de *Guerre et paix* adopte notamment le point de vue du cheval, moyen de locomotion — et souvent victime — des combattants, qui forme ici un duo comique avec le canidé.

Le «didactisme contemporain» du Loup bleu s'y insère d'autant mieux que le roman est imprégné de la pensée tolstoïenne. L'écrivain lui-même est devenu un personnage dans le spectacle, tant le duo de créateurs trouve actuel ce penseur qui a eu une «grande influence globale sur la politique».

Lavigne, qui s'est immergé dans tout Tolstoï avec une passion manifeste, a découvert un «artiste exceptionnel, qui était un phare idéologique de la pensée contemporaine, et dont se sont inspirés plusieurs philosophes». Notamment par son pacifisme. «Il a influencé le mouvement pacifiste, les hippies et le retour à la terre parce qu'il était rousseauiste. C'était un communiste avant la lettre, dans le sens utopiste. À la fin de sa vie, ce riche aristocrate s'est dépossédé complètement pour signifier qu'il fallait partager les biens matériels. Tolstoï était l'idole de Lénine, qui aurait dû mieux le lire. Il n'aurait pas raté sa révolution...»

Vision russe

Dans cette fresque terminée en 1869, le dramaturge voit une réflexion très intéressante, sans naïveté, sur une guerre qui se joue encore à une échelle humaine. Conteur fabuleux, Tolstoï élève ses personnages inventés au rang d'icônes, tandis qu'il humanise, faiblesses comprises, des géants historiques tels Napoléon et le général russe Koutouzov.

«Tolstoï renverse complètement le regard qu'on porte sur les grandes figures, précise Antoine Laprise. Il a l'intuition, et ça va venir dans

le siècle suivant, qu'une véritable Histoire raconte la vie de toutes les classes sociales. Il critique la façon dont l'Histoire est alors écrite, où c'est simplement la chronique des rois et des puissants.» En donnant de l'importance aux petits personnages, l'auteur montre que dans le chaos du champ de bataille, les chefs ne contrôlent pas vraiment les événements, que «le facteur humain, dont les stratèges essaient de ne pas tenir compte, est en fait prépondérant». L'œuvre devient donc une «métaréflexion» sur le hasard, le déterminisme et le libre arbitre.

De plus, ce qui n'est pas négligeable dans le contexte actuel, elle permet d'appréhender de l'intérieur le point de vue russe. Laprise en souligne l'importance: «Il faut essayer de comprendre la position des Russes présentement, même celle de Poutine. En lisant *Guerre et paix*, on comprend beaucoup de choses sur le plan historique. Et le peuple russe a perdu 20 millions d'âmes pendant la Deuxième Guerre mondiale, ils ont repoussé Hitler.» Or, cette capitale victorieuse, «l'un des faits les plus importants du XX^e siècle», n'est pas reconnue à l'échelle mon-

diale. «Ils ont de bonnes raisons d'être frustrés.»

L'an prochain, cette version de *Guerre et paix* pourrait bien être présentée aux Russes, grâce à une invitation d'un festival de marionnettes moscovite. Seul point délicat: l'irrévérencieux Loup bleu y porte un tee-shirt du groupe punk dissident Pussy Riot... Pourra-t-il le conserver?

Louis-Dominique Lavigne rappelle qu'à côté du pays des autocrates, il y a une Russie rêvée, que Tolstoï et les autres écrivains (les Dostoïevski, Tchekhov, Gorki...) de son époque, extraordinairement riche sur le plan littéraire, ont décrit. «Et la Russie rêvée appartient à tout le monde.» Même aux marionnettes...

Collaboratrice
Le Devoir

GUERRE ET PAIX D'APRÈS TOLSTOÏ

Texte: Louis-Dominique Lavigne, assisté du Loup bleu. Mise en scène: Antoine Laprise. Coproduction du Théâtre du Sous-marin jaune et du Théâtre de Quartier. Au Centre du Théâtre d'aujourd'hui, du 3 au 21 novembre

15 THÉÂTRE DENISE-PELLETIER 16
DIRECTION ARTISTIQUE CLAUDE POISSANT
Partenaire de saison
Hydro Québec

11 NOVEMBRE AU 9 DÉCEMBRE 2015

MÜNCHHAUSEN
LES MACHINERIES DE L'IMAGINAIRE
D'APRÈS LES AVENTURES VÉRITABLES ET VÉRIQUES DU BARON DE MÜNCHHAUSEN

APRÈS UN TOUR DU MONDE EN 80 JOURS ENCENSÉ PAR LA CRITIQUE, HUGO BÉLANGER VOUS INVITE À UN AUTRE FABULEUX VOYAGE DANS L'IMAGINAIRE.

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE HUGO BÉLANGER
AVEC FÉLIX BEAULIEU-DUCHESNEAU, ELOI COUSINEAU, MILVA MÉNARD, CARL POLIQUIN, BRUNO PICCOLO, AUDREY TALBOT, MARIE-ÈVE TRUDEL

UNE PRODUCTION
Tout à Trac

Billetterie 514 253-8974
denise-pelletier.qc.ca

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des arts et des lettres Montréal
Patrimoine canadien
Canadian Heritage
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

CULTURE › MUSIQUE

FESTIVAL DU MONDE ARABE

Baba Zula, groupe culte d'Istanbul

YVES BERNARD

Groupe culte de la nouvelle scène d'Istanbul, Baba Zula s'amène pour la première fois à Montréal presque 20 ans après sa formation et ouvre le Festival du monde arabe ce samedi au National. C'est l'Halloween; tous et toutes sont encouragés à venir déguisés, les quatre musiciens présents accordant d'ailleurs de l'importance à leurs costumes. À leur actif, ils ont huit disques et un répertoire qui fait découvrir des instruments traditionnels plongés dans l'électro. Ils sont à la fois psychédélics et contemporains, inspirés par le dub autant que par le chamanisme préislamique. Et ils dénoncent, ce qui leur vaut la censure, mais ils tiennent le coup.

« Nous ne pouvons utiliser la radio et la télé pour rejoindre les gens, explique Murat Ertel, cofondateur de Baba Zula, chanteur, joueur de cordes et de thérémine. À cause de nos textes, on est censuré à la radio d'État et dans plusieurs stations privées en Turquie. On doit donc faire notre promotion par Internet et compter sur la bouche-à-oreille, ce qui fait de nous un groupe underground. Plusieurs jeunes et plusieurs artistes nous connaissent, mais pas le reste de la population. La majorité des gens découvrent la musique à la radio et à la télé. »

Comme les autres membres de Baba Zula, Murat Ertel a appuyé en 2013 les protestataires de la place Taksim d'Istanbul et les 3 500 000 personnes qui ont défilé dans une centaine de villes turques: « C'était un très grand espoir pour des gens comme moi, pour



Baba Zula porte des costumes parce que les concerts « doivent être une sorte de rituel », selon le cofondateur du groupe.

les jeunes comme pour les vieux. C'était très important, mais maintenant, un tribunal vient de déclarer coupables des manifestants qui ne faisaient que résister sans armes aux policiers qui leur tiraient dessus. »

À Montréal, Baba Zula offrira des pièces puisées dans l'ensemble de son répertoire. À quoi s'attendre? L'écoute de *34 Oto Sanayi*, son plus récent disque, fait découvrir une personnalité très singulière. Le saz, un luth

traditionnel à manche long, est électrifié et joué comme un instrument psychédélic sur des rythmes turcs puissants, souvent habillés avec des effets électros. Il y a aussi cette douce déglingue du troubadour qui pourrait évoquer, en plus folk ou en plus rock, l'Incredible String Band ou les Jefferson Airplane des débuts, mais avec les inflexions turques. On y trouve également un fond de dub, un son caverneux des percussions

et une sorte de théâtre vocal dans la musique, entre le chant et la scansion.

« Dans cet album, il y a plus de chansons à texte que sur les autres, et notre façon d'écrire s'inspire davantage de la tradition avec des introductions et des refrains, relate Murat Ertel. Les autres disques sont plus expérimentaux. Je pense qu'on a toujours eu ce côté "dubby" et psychédélic. On aime beaucoup le reggae et le dub, et on

est très influencé par ça, mais on n'est pas jamaïcains. On mélange cela avec la culture de notre pays et on vit dans le XXI^e siècle. On fait donc une musique qui intègre des machines et des humains. On vit avec les machines. »

Et sur la scène? « On a toujours des costumes parce que je pense que nos concerts doivent être une sorte de rituel. On est très intéressé par la période préislamique et mon instrument,

Trois autres découvertes

Narcy

Rappeur montréalais de souche irakienne et de la famille de Nomadic Massive, il a fait paraître cette année son disque *World War Free Now*. Pour le FMA, il propose un spectacle mixte à caractère plutôt visuel, intégrant un quatuor à cordes et des chanteurs de Concoridia. En plus, on prévoit la participation de Manu Militari. Pour chaque billet vendu, 5\$ seront remis aux enfants irakiens et syriens dans le besoin.

Lamia Yared

« L'Ensemble Zaman Avec son ensemble, l'interprète montréalaise Lamia Yared propose, avec d'excellents musiciens, un répertoire classique qui va du Levant à l'Andalousie et qui suit aussi le parcours de l'ancien Empire ottoman.

Kamancello

Shahriyar Jamshidi, qui a consacré sa vie à la préservation de l'héritage kurde, et son collègue Raphael Weinroth-Browne font se marier le kamanche persan et le violoncelle. Une belle rencontre.

le saz, est issu de la culture chamanique. C'est un instrument symbolique, à la base d'une tradition de troubadours, une musique folk, vraiment pas celle des palais. » En effet!

Collaborateur
Le Devoir

BABA ZULA

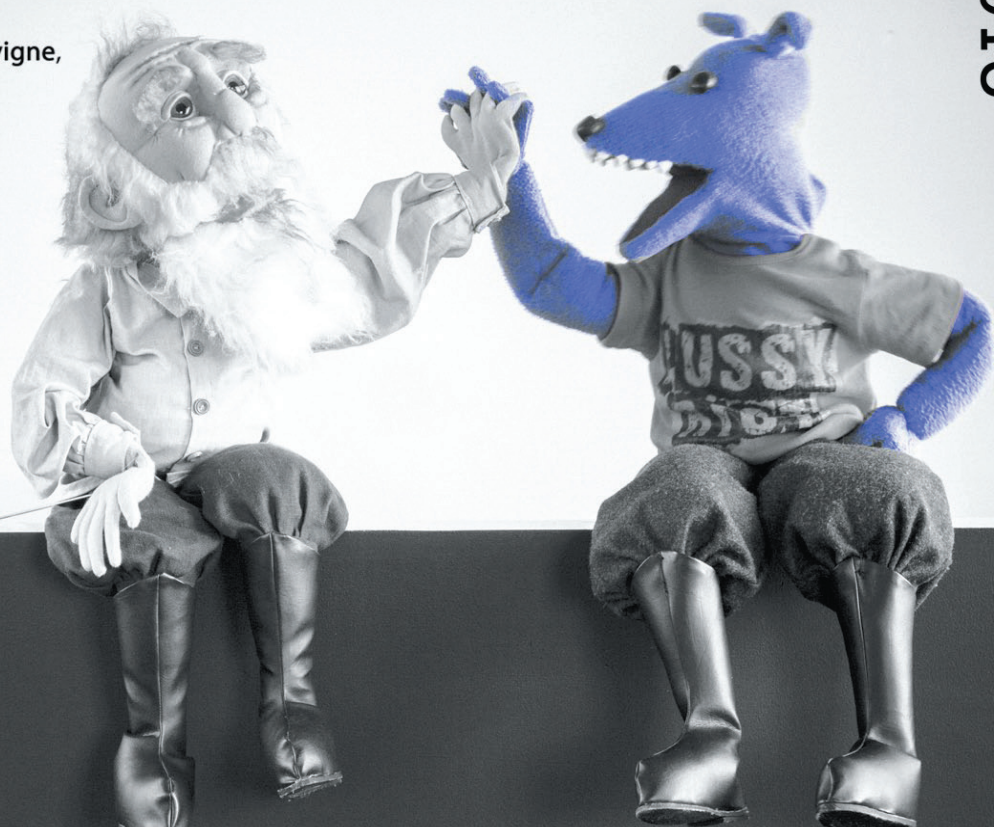
Au National, samedi 31 octobre à 20 h. Renseignements: 514 790-1245, festivalarabe.com

GUERRE ET PAIX

D'après Tolstoï

Texte:
Louis-Dominique Lavigne,
assisté du Loup bleu

Mise en scène:
Antoine Laprise



Avec : Paul-Patrick Charbonneau, Antoine Laprise, Jacques Laroche et Julie Renault | Assistance à la mise en scène et régie : Diane Fortin | Décor et lumières : Christian Fontaine | Conception des marionnettes et des costumes : Stéphanie Cloutier | Accessoires et assistance au décor : Erica Schmitz | Environnement sonore : Martin Tétrault | Assistance aux accessoires et au décor : Marcel Coulombe, Valérie Gagnon et Laurelou Famelar | Répétitrice et œil extérieur : Lise Gionet

Une coproduction du Théâtre du Sous-marin jaune et du Théâtre de Quartier, en codiffusion avec le Centre du Théâtre d'aujourd'hui.

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Conseil des arts
de Montréal

Canada Council
for the Arts
Conseil des arts
du Canada

LE SOUS-MARIN JAUNE

CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI — 3900
RUE ST-DENIS MTL QC
H2W2M2 514 282-3900

CTD'A
THEATREDAUJOURDUI.QC.CA

Du 3 au 21
novembre
2015

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Conseil des arts
de Montréal

Canada Council
for the Arts
Conseil des arts
du Canada

LE SOUS-MARIN JAUNE

LE THÉÂTRE DE
QUARTIER

Piaf

Chorégraphie Igor Dobrovolskiy
Ballet-théâtre atlantique du Canada

6 nov., 20 h

THÉÂTRE
OUTREMONT
Montréal

1248, av. Bernard O. Outremont

RABAIS POUR 3 SPECTACLES ET PLUS
Info et billets
theatreoutremont.ca

Partenaires de
Desjardins
Coopérer pour créer l'avenir

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Outremont
Outremont
99.3
CMI
Télé-Québec

DANSE DANSE

CRÉATEUR DU MOUVEMENT
2015.2016

HOFESH SHECHTER COMPANY

ROYAUME-UNI

SUN
Hofesh Shechter

5. 6. 7 NOVEMBRE, 20 H
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

Billet à partir de 36,50 \$ / 30 ans et - 20% de rabais

DANSEDANSE.CA

placedesarts.com

CULTURE › MUSIQUE

Alain Trudel: l'orchestre comme citoyen dans sa ville

L'Orchestre symphonique de Laval a 30 ans. Il vient de publier un excellent disque Respighi sur étiquette ATMA, multiplie les apparitions dans la communauté et se réjouit d'une prochaine rénovation de l'acoustique de sa salle André-Mathieu prévue pour l'été 2016. Alain Trudel, son chef depuis 2006, en parle avec passion.

CHRISTOPHE HUSS

« Les humoristes à Montréal ironisent sur le Cosmodôme, mais Laval ce n'est pas qu'une punch line; il y a la qualité de vie, des choses s'y passent... Il faut aller voir avant de parler... » Dans un fauteuil de la Brûlerie de Sainte-Rose, quartier que nous habitons tous deux, Alain Trudel défend sa ville.

C'est que le chef d'orchestre est désormais résident lavallois et que dans le cadre des partenariats qu'il tisse avec les institutions et organismes de la ville, le Cosmodôme est l'allié naturel du concert des Planètes de Gustav Holst.

Certaines associations sont plus inattendues. Le 2 décembre, pour inaugurer une série de concerts annuels en hommage aux grands Lavallois, le programme « La musique du cœur » honore l'éminent cardiologue François Reeves (neveu d'Hubert). Et c'est la Fondation de l'hôpital Cité de la santé qui obtiendra 3\$ par billet vendu. Une œuvre nouvelle sera conçue par Gilles Bellemare en collaboration avec le scientifique. « Il nous faut proposer des programmes que l'on ne trouve pas ailleurs. Les œuvres canadiennes que nous programmons ne sont pas des pièces de cinq minutes en ouverture, et la nouvelle musique va du consonant, genre musique de film, à Sammy Moussa [solicité par l'OSM lors de l'inauguration de l'orgue de la Maison symphonique]. Nous avons été les premiers à jouer du Sammy Moussa. Repérer ce qui s'en

vient, voilà notre mission », juge Alain Trudel.

Changement d'atmosphère

Dans son discours, Alain Trudel distingue assez clairement les « dernières années » de ses cinq premières à l'Orchestre symphonique de Laval (OSL). « Les gens sont attachés à l'OSL. Il y a quelques années, ce n'était pas le cas. Avec l'ancienne mairie, la prémisses était: "On fait-tu des affaires?" C'était tellement difficile: tout l'argent pour les arts allait dans un seul festival et les choses dépendaient de l'humeur de l'un ou de l'autre. » Aujourd'hui, « les choses sont solides », car « c'est un renouveau à tous les niveaux. Le maire est présent à nos événements, il nous voit comme un ambassadeur ».

Dopé par ces marques de reconnaissance, Alain Trudel et ses musiciens se multiplient: les groupes de musique de chambre issus de l'orchestre joueront « 40 fois dans les écoles et CHSLD » cette saison. L'orchestre, qui donnait cinq grands concerts par saison dans sa salle, en présente désormais six. « Mais avant d'augmenter les concerts à dix, on va travailler dans la communauté. »

Depuis qu'il habite la ville, Trudel s'engage à tisser des liens avec le milieu des affaires, les politiques, les responsables communautaires. « Chef d'orchestre, c'est un truc. Directeur artistique, c'en est un autre. Ici, je donne à fond dans la direction artistique, vue sous un angle relationnel. Laval est rendu là. Avec le changement à



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Depuis qu'il habite Laval, Alain Trudel s'engage à tisser des liens avec le milieu des affaires, les politiques, les responsables communautaires.

la mairie, on y va au mérite. Si nous avons un projet qui a de la valeur et améliore la qualité de vie des concitoyens, le projet va de l'avant. »

Les piliers

Alain Trudel, qui envisage d'étendre le rayon d'action de l'OSL à la couronne nord, jusqu'à Saint-Jérôme et Saint-Sauveur, bâtit l'OSL autour de trois piliers: « Le pilier de l'excellence, le pilier de la communauté et le pilier éducatif. » Il juge que tout projet doit toucher deux de ces piliers. « L'excellence nous regarde. Cela prend la récurrence pour s'améliorer et cela prend de l'implication dans la communauté pour avoir la récurrence. Nous ne

serons pas incontournables seulement à cause de la qualité. Nous le serons par notre implication. »

Et pour un budget de 1 million de dollars, l'OSL en donne beaucoup, surtout depuis la création des trois programmes chambristes (ceux qui tournent dans les CHSLD et écoles) et les quatre « Musique, Maestro! », des rendez-vous d'après-midi qui touchent les personnes âgées ne désirant pas sortir le soir.

Quant aux choix artistiques, on ne verra pas de cycle Mahler à Laval. « Je n'ai pas besoin de me satisfaire, et n'ai pas besoin d'hypothéquer l'avenir d'un orchestre pour me faire mon répit: ici, on travaille pour l'orchestre et pour les gens. »

C'est « l'orchestre en tant que citoyen dans sa ville », animé par « des gens qui aiment les gens ». Les sept concerts de l'été 2015 pour le 50^e anniversaire de la ville reentraient dans ce cadre. « Nous avons touché dans leur quartier des personnes qui ne seraient jamais venues nous voir. Il faut créer tranquillement une certaine habitude. Auparavant, le mot d'ordre était: "Venez nous voir et on va faire beaucoup de promotion pour que vous veniez." Je ne pense pas que cela marche si bien que ça. Rien ne vaut le bouche-à-oreille... »

Avec un tel ancrage, Alain Trudel n'a pas peur de voir l'OSL remis en cause. Le fait d'imaginer un « Orchestre Métro-

politain du Grand Montréal » qui rayonnerait aussi à Longueuil et Laval n'est pas d'actualité. « Ces questions ont déjà été discutées dans le passé. Aujourd'hui, avant de penser à cela, il faudrait voir le nombre d'orchestres qui poussent à Montréal, où chaque chef a son orchestre, maintenant! Nous, on est là pour servir la communauté et pour servir la musique. »

Et si les 2,6 millions consacrés à la rénovation de l'acoustique de la très sèche salle André-Mathieu sont bien investis, le dernier verrou limitant ce développement artistique sautera enfin. On entendra reparler de l'OSL!

Le Devoir

Pierre Huet raconte: truculence et tendresse au pays de la rime riche

SYLVAIN CORMIER

Page 153, sans hésitation. Allez comprendre, je me suis d'abord précipité sur le chapitre intitulé « Ma nuit avec Zappa ». Remarque, page 21, « Le crime de la Plaza » me titillait méchamment le poil du polar. Tentation du titre. Quand on est Pierre Huet et qu'on a écrit des chansons qui se sont nichées à perpète dans la tête et le cœur des gens, chansons d'appellations aussi parfaitement contrôlées que *Le blues d'la métropole*, *Mes blues passent p'us dans'porte*, *23 décembre*, *Je chante comme un coyote* et... *Le temps d'une dinde*, on a l'art de la titrailler chevillé au corps.

C'est dire qu'on peut lire ce livre de « chansons et souvenirs » dans la séquence choisie, tout autant qu'en plaçant l'aiguille de gramophone au chapitre le plus salivare. « *Roméo Pérusse pour toujours* », « *Charles Trenet*

et les pingouins », « *Claudia Schiffer*, *Louise Cousineau et moi* », ça n'annonçait que du bon, et lecture faite, c'en est. Du fameusement bon. Suis-je surpris que Pierre Huet soit aussi admirable déballeur d'anecdotes qu'il est immortel parolier? Que nenni. Son talent premier, c'est raconter, ça vaut autant pour le rédacteur en chef qu'il fut à *Croc* que pour le fournisseur en gags de tant d'émissions de télé.

Et c'est pareil pour le compagnon, le collègue, l'ami. Huet régalait tout le monde depuis toujours avec ses histoires. Une évidence pour quiconque a été à sa table, a correspondu avec lui, l'a côtoyé dans l'une ou l'autre de ses épiques équipées (« *Les pigéons de Copenhague* », ça ne s'invente pas), l'a suivi à la grande époque de l'amour libre dans ses tribulations érotiques (lire le chapitre

« Disons que mon hymne national personnel était un peu la chanson I'm Easy de l'excellent film Nashville de Robert Altman »

Extrait de *En 67 tout était beau*

« *Sainte-Mélanie Blues* », ou la fois où ça a failli se passer comme dans le film *Delivrance*, rapport aux « rites d'accouplement des cochons ». Conteur, mais tout aussi grand charmeur, Huet. « Disons que mon hymne national personnel était un peu la chanson I'm Easy de l'excellent film Nashville de Robert Altman », écrit-il sans vantardise. Le fait est

que, pudique dans sa truculence, il s'est gardé une grosse p'tite gêne, même s'il en lâche ici et là de très vertes: j'en veux pour exemple une histoire salée poivrée concernant feu Jacques Normand, telle que relayée à Huet par feu Paul Berval...

Huet, c'est Michel Audiard chez Ray Davies, Olivier Guimond récitant Joyce, le Gotlib

des ruelles de Villaray (parlant bédé, je vous recommande tout particulièrement le chapitre « *Panique à la mairie des Lilas* », où il narre par le menu détail la fois où il perdit — et retrouva — tout un carton de planches originales de Tardi...). Phénoménale mémoire, vaste vocabulaire et maîtrise des changements de niveau dans le langage, la lecture ravit dans le contenu et le contenant. Connais-je quelqu'un qui a plus d'oreille, une telle obsession du mot juste, un besoin à ce point insatiable de faire rire et puis d'émouvoir l'instant d'après? C'est un marrant et un tendre, et son livre est comme lui.

Et ça explique beaucoup les paroles des chansons. Les-quelles, avec genèse et commentaires et hommages sentis à tous les collaborateurs,

ponctuent *En 67 tout était beau*. Avec, ça et là, de petites démonstrations de prosodie. « Je me suis amusé à faire un petit *Racine de moi-même* dans la phrase de Montréal qui dit: "Assis su'è marches de l'escalier du restaurant, j'ai dépensé une bonne partie de mes 15 ans" en espérant que le son des quatre "d" consécutifs évoque celui de la descente des marches de l'escalier. A vous d'en juger. » Ce qui me fait penser que j'ai réussi: tout un texte à propos de Pierre Huet sans mentionner Beau Domme. Oups.

Le Devoir

EN 67 TOUT ÉTAIT BEAU
CHANSONS ET SOUVENIRS
Pierre Huet
Québec Amérique
Montréal, 2015, 304 pages

1^{er} ACTE THÉÂTRE

EXLIBRIS PRÉSENTE

ET AU PIRE, ON SE MARIERA

D'APRÈS LE ROMAN DE SOPHIE BIENVENUE LES ÉDITIONS LA MÈCHE

MISE EN SCÈNE ET ADAPTATION NICOLAS GENDRON

INTERPRÉTATION KIM DESPATIS

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE MÉLANIE PRIMEAU

CONCEPTION LETICIA HAMAOUI JOËLLE HARBEC JOËL PELLETTIER

SAISON 2015-2016

DU 3 AU 6 NOVEMBRE À 20H ET LE 7 NOVEMBRE À 15H

870, avenue De Salaberry, Québec • premieracte.ca • 418 694-9656

Hydro Québec

LE POINT D'ÉVENTE.COM

PREMIÈRE QUANTON

LE DEVOIR

DANSE DANSE

Place des Arts

2015.2016

JOSÉ NAVAS / COMPAGNIE FLAK

RITES José Navas

11 - 28 NOVEMBRE, 20 H
Cinquième Salle, Place des Arts

« Avec son habituelle précision géométrique, irrémédiablement virtuose, il ne se donne pour ainsi dire pas en spectacle. Il se livre. »
— *Didanse*, Montréal

Billet 37,50 \$ / 30 ans et + - 20 % de rabais

DANSE DANSE.CA

placedesarts.com

CGI

CULTURE › DANSE

Graines de spectateurs

La première pièce pour les enfants de la chorégraphe Estelle Clareton porte sur le vivre-ensemble

NAYLA NAOUFAL

Avec *Tendre*, Estelle Clareton saute le pas de la danse jeunes publics, une forme de création souvent considérée comme un sous-art, alors qu'elle cultive divers types d'intelligence ainsi qu'un rapport au monde poétique chez les enfants.

C'est la maternité qui a donné l'envie à Estelle Clareton de s'adresser aux enfants: «J'ai replongé dans le monde de l'enfance», se souvient en entrevue la chorégraphe. Invitée par Hélène Blackburn à faire un laboratoire de création dans son studio, elle y forge les prémices de *Tendre*. Destinée à un public à partir de quatre ans, ce duo est interprété par le chorégraphe-interprète Brice Noeser et par la performeuse Katia Petrowick, qui a étudié aussi bien la danse que l'art clownesque.

Tout en représentant une prise de risques, le processus de création de *Tendre* a été libérateur pour celle qui affectionne le travail du clown: «J'ai pu donner libre cours à mon humour, que j'avais toujours freiné dans mon travail. La danse contemporaine a souvent un côté sévère, hermétique», raconte Clareton. «Moi, j'aime rire et faire rire. Mais si tu es dans l'humour, ton travail risque de ne pas être reconnu».

Deux clowns-danseurs et un élastique

Traitant de l'amitié, la création met en scène un garçon et une fille très différents, reliés par un élastique dont ils ne peuvent se défaire. Y sont égrenées «toutes les ruses qu'ils trouvent pour s'accommoder de cet élastique et essayer de vivre ensemble».

La pièce est traversée en filigrane par les thématiques de la coopération, de la diversité, de l'imagination qui est mobilisée pour déjouer les contraintes: «La diversité, c'est aussi être avec l'autre, sans nécessairement penser comme lui», poursuit Clareton.

Tendre n'est pas pour autant une création éducative: «Je ne veux pas inculquer des idées aux enfants. J'aurais pu faire un spectacle pour les adultes sur le même sujet.»

Façonné par le travail avec l'élastique, le vocabulaire de *Tendre*, tout en rebonds, allie la danse à l'art du clown. Au son de la musique composée par Eric Forget dans l'esprit du «rock'n'roll ludique», la pièce brise le quatrième mur en se passant de paroles: «Les deux danseurs communiquent avec les enfants grâce au "regard au public", une technique de l'art du clown.»

Inspirée par l'univers du chanteur Philippe Katherine et par *La Linea*, une série télévisée

italienne d'animation d'Osvaldo Cavandoli, la pièce possède une dimension très graphique. Entre la bande dessinée et le dessin animé, elle met en jeu deux personnages à la maladresse farfelue et poétique, voutés par leur créatrice comme «des anti-héros pas très sûrs d'eux».

Le corps, creuset de l'être-au-monde

Grand oublié de l'éducation scolaire, le corps de l'enfant est engagé lorsque celui-ci assiste à un spectacle de danse, explique au *Devoir* la médiatrice culturelle et ancienne journaliste de danse Fabienne Cabado, auteure d'un dossier sur la danse jeunes publics pour le Regroupement québécois de la danse: «La psychologie et les neurosciences ont montré que le spectateur, quel que soit son âge, reçoit d'abord la danse par le corps.»

«Permettant aux enfants de développer un rapport au monde plus incarné et plus poétique, les spectacles de danse offrent des moyens de comprendre le monde, de le découvrir et de s'y intégrer, d'autant plus que leur esprit n'est pas encore formaté et que leur créativité est très grande», souligne Cabado.

Cependant, la danse pour le jeune public souffre d'un désintérêt à la fois de la part de la presse et du milieu de la danse: «On nourrit beaucoup l'idée selon laquelle c'est plus facile de créer de la danse pour les enfants et que les chorégraphes ont moins l'obligation d'innover, déplore Fabienne Cabado. C'est une croyance erronée.»

Ainsi, si les propositions destinées aux enfants se permettent plus facilement de la drôlerie, leur aboutissement n'en requiert pas moins une recherche rigoureuse: «Sur le plan de la composition rythmique, il faut être extrêmement vigilant parce que les enfants sont un public impitoyable», insiste Estelle Clareton. Par exemple, si le rythme d'une partie n'est pas bon ou que la musique ne fonctionne pas, ils décrochent.»



STÉPHANE NAJMAN

Tendre, destiné à un public à partir de quatre ans, est interprété par Brice Noeser et Katia Petrowick.

Au lieu «d'associer avec condescendance la création chorégraphique pour les jeunes

publics à un sous-art», propose Fabienne Cabado, «on pourrait plutôt la voir comme un

laboratoire où étudier comment rendre la danse contemporaine plus accessible sans rien sacrifier à l'art et où semer des graines de spectateurs».

Collaboratrice
Le Devoir

TENDRE

Estelle Clareton
(à partir de quatre ans)
Le 7 novembre à l'Agora de la danse, le 10 novembre au théâtre Centennial, le 11 novembre à la salle Pauline-Julien, le 2 décembre au théâtre Outremont

LES OISEAUX MÉCANIQUES
Bureau de l'APA
DU 5 AU 7 NOVEMBRE 2015, 20 H

A LA SALLE MULTI DE MÉDUSE
591 RUE DE SAINT-VALLIER EST
BILLETTERIE: WWW.LEPOINTDEVENTE.COM

Conseil des arts du Canada
Conseil des arts et des lettres Québec
Entente de développement culturel
MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL
RECTO VERSO

La danse et les apprentissages chez l'enfant

Le RQD a publié cette semaine le premier volet, intitulé «Le spectacle et l'enfant», de son dossier I-Mouvance sur la danse jeunes publics. S'appuyant notamment sur les recherches en neurosciences, cet article met en lumière la contribution des expériences sensorielles, telles que les spectacles de danse, aux apprentissages chez les enfants. Faire l'expérience de la danse en tant que specta-

teur contribue au développement de l'intelligence sensorielle, spatiale et motrice ainsi que les capacités cognitives, tout en participant à la construction de l'estime personnelle et du sens de la sécurité, selon Florence Vinit, professeure de psychologie à l'UQAM, citée dans le dossier. Pour en savoir plus: www.quebecdanse.org/publications/i-mouvance

60 ANS 10 SOUS

PRÉLUDE AUX 12 HOMMES
6 AU 19 NOVEMBRE 2015
Une production des Éditions de l'Anse-aux-Corbeaux en codiffusion avec le Théâtre de Quat'Sous

D'après les textes de Gaston Miron Mis en chansons par Gilles Bélanger
Avec Jim Corcoran, Louis-Jean Cormier, Michel Faubert, Pierre Flynn, Yves Lambert, Daniel Lavoie, Martin Léon, David Marin, Yann Perreau, Michel Rivard, Richard Séguin, Blair Thomson et Vincent Vallières Mise en scène Eric Jean

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS 100, avenue des pins Est, Montréal
BILLETTERIE 514 845-7277 QUATSOUS.COM

23\$ EN PRÉVENTE JUSQU'AU 6 NOVEMBRE
QUANTITÉ LIMITÉE ÉCONOMISEZ 35%

Salle Bourgie 15/16

La Fondation Arte Musica présente

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL
Mardi 3 novembre • 19 h 30

Boris Brott, chef
Jonathan Crow, violon

Kaléidoscope
Œuvres de C. CHAMPAGNE, A. DESCARRIES, R. MATHIEU, L.-P. MORIN, RAVEL et autres.
Présenté en collaboration avec l'Orchestre de chambre McGill

LES VIOLONS DU ROY
Vendredi 6 novembre • 19 h 30

Anthony Marwood, chef et violon

BEETHOVEN
Quintette à cordes, op. 29
Romance pour violon n° 2
Symphonie n° 1

LA JEUNE FILLE ET LA MORT
Mercredi 18 novembre • 19 h 30

QUATUOR CARDUCCI
HAYDN Quatuor à cordes opus 33 n° 2
CHOSTAKOVITCH Quatuor à cordes n° 8
SCHUBERT Quatuor à cordes n° 14, «La jeune Fille et la Mort»
PREMIÈRE FOIS AU CANADA

Découvrez ce quatuor anglais dans un des chefs-d'œuvre de Schubert!

Billets et programmation complète SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

35^e ORCHESTRÉ METROPOLITAIN
YANNICK NÉZÉY-SÉGUIN

En souvenir : 70 ans plus tard

Copland
Haydn
Górecki

Billets à partir de 29\$

6 novembre
Maison symphonique de Montréal
19 h 30

orchestremetropolitain.com

PROCHAIN CONCERT JAN ET YANNICK 20 DÉCEMBRE, 15 H

placidesarts.com

CULTURE DE VISU

CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE

Bâtisseurs de pensées

JÉRÔME DELGADO

Avec ses innombrables documents, sa tonne de correspondance, ses archives visuelles et son fouillis d'idées et de textes épars, l'exposition *L'architecte, autrement*, lancée au Centre canadien d'architecture cette dernière semaine d'octobre, est un véritable manifeste. Devant les représentants des médias, le directeur de l'établissement montréalais, Mirko Zardini, l'a exprimé clairement. « Cette exposition, disait-il, montre ce que nous croyons [au CCA] qu'est l'architecture. »

Selon cette perception, le travail des architectes n'a pas pour finalité la construction d'un édifice ou d'une maison. Dans l'expo, il n'y a d'ailleurs pas de chef-d'œuvre à contempler, et pourtant, de grandes figures, comme Rem Koolhaas, Cedric Price ou Peter Eisenman, pour ne nommer qu'eux, sont citées dans l'une ou l'autre des salles.

L'architecture n'est pas qu'une affaire de béton et d'acier. Elle prend forme, avant et après l'inauguration d'un immeuble, en paroles, en discussions, en observations, en expérimentations de tout type. L'architecte, autrement, n'identifie pas un individu, mais une collectivité, ainsi qu'un ensemble de projets et de gestes.

Architectes aux multiples chapeaux

Ce survol de plus de 40 ans d'architecture activiste inclut 23 définitions de cette profession parapluie, comme « l'échange de pensées » CIRCO (depuis 1993), le « salon de bavardage » Art Net (1973-1979), le « lieu de transition » IAUS (1969-1983) ou le « point de vue » AMO (depuis 1999). Les architectes portent plusieurs chapeaux, ils sont professeurs, auteurs, militants ou... détectives. Ils organisent autant des symposiums que des circuits d'autobus, participent à des téléthons ou amassent des preuves pour dénoncer des crimes contre l'humanité.

Corridart, le seul exemple d'ici qui a été retenu par la commissaire et conservatrice en chef du CCA, Giovana Borasi, figure comme un cas de réflexion critique à l'égard du développement urbain de Montréal. On s'en souvient: cette expo en plein air organisée par Melvin Charney en marge des Jeux olympiques de 1976 a été démantelée par le maire Drapeau.

Comme souvent au CCA, ça prend un certain temps avant de se retrouver dans tout ce qu'on nous donne à voir (et à lire). C'est particulièrement le cas cette fois-ci, où le processus de création et la pensée priment le projet réel et concret. Si la confusion règne, c'est parce qu'on a misé sur un

design évocateur du travail ouvert et peu définitif. Les frontières entre les projets sont poreuses, tout se mêle, tout s'enchaîne. Rien n'est chronologique, tout est dans l'esprit.

Bien qu'il soit difficile de cerner exactement qui fait quoi, et comment, il en ressort quelques principes. Ainsi, entre le point de vue d'AMO (le projet lancé par Koolhaas), qui ouvre le parcours, et les symposiums sur un bateau de croisière de Délos, en Grèce (1963-1972), qui le ferment cinq salles plus loin, l'architecture s'offre en un bassin d'idées progressistes. Il ne s'agit pas tant de faire évoluer les formes esthétiques que de s'améliorer comme société.

Bâtiments abandonnés

Un peu dans l'esprit de la manifestation *Corridart* de Charney, l'agence de détectives dirigée entre 1974 et 1986 par les architectes japonais Terunobu Fujimori et Takeyoshi s'est penchée sur le sort de bâtiments ignorés ou abandonnés. De la même manière, ARAU, ou Atelier de recherche et d'action urbaines, propose depuis 1969 des circuits dans les quartiers historiques de villes européennes. La marche, l'observation, ainsi que l'expérimentation physique et sensorielle de nos environnements font partie de ce qu'ont défendu *Take Part* (1971-1976), *Global Tools* (1973-1975) ou encore *LEU* (1969-1986), l'organisme de Cedric Price qui militait pour le pneu comme matériau de construction.

Fruit d'un immense travail de recherche, mené avec des collaborateurs éparpillés aux quatre coins du globe — en Europe occidentale et aux États-Unis, essentiellement, comme la grande majorité des projets retenus —, *L'architecte, autrement* n'est pas une exposition historique, mais ancrée dans le présent. Elle fait partie, dans ce sens, de ce programme militant que le duo Zardini-Borasi a insufflé au CCA depuis notamment l'expo *Actions: comment s'approprier la ville* (2008).

Le design comme la publication, vaste ouvrage de 416 pages (en anglais seulement), ont été réalisés par des professionnels hors du Canada. Soulignons notamment le travail de Christian Lange, designer de Munich, qui a conçu les éléments graphiques sur les murs des salles. Plus qu'illustratifs, ceux-ci offrent une synthèse fort bienvenue de la tonne d'information diffusée.

Collaborateur
Le Devoir

L'ARCHITECTE, AUTREMENT
Centre canadien d'architecture
1920, rue Baile, Montréal
jusqu'au 10 avril



En 1976, des employés municipaux avaient démantelé l'exposition en plein air *Corridart* à la demande du maire Jean Drapeau.

YVON BOULERICE

« [Une] exposition d'envergure [...] enfin réalisée et elle est passionnante. » - *Le Devoir*

LA COULEUR DU JAZZ

VIVEZ LA MODERNITÉ DES ANNÉES 1920 À MONTRÉAL
AVEC LE GROUPE DE BEAVER HALL

À VOIR DÈS MAINTENANT !
mbam.qc.ca

Médecine de l'exposition: PRAKASH FOUNDATION
Une présentation de: OSLER Avocats, Canada, Québec, CERCLE FORCES FEMMES
Heffel, AIR CANADA, Bell, MABI

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

Une exposition produite par le Musée des beaux-arts de Montréal et mise en tournée à l'Art Gallery of Hamilton, à l'Art Gallery of Windsor et au Glenbow Museum de Calgary. | Randolph S. Hewton, Carmencita (détail), 1922 ou avant. Collection particulière. Photo Craig Boyko

LA VITRINE



ARTS VISUELS

DANS L'ŒIL DE VITTORIO

Marc H. Choko
Éditions de l'Homme
Montréal 2015, 240 pages

On savait Vittorio talentueux. Mais ce bel ouvrage nous montre l'ampleur de ce talent, qui va vraiment bien au-delà du petit bonhomme symbole du festival Juste pour rire. Affiches, illustrations, photographies, caricatures, bandes dessinées, non seulement Vittorio a touché à plusieurs genres, mais on ne peut l'enfermer dans un seul style. Bien sûr, on retrouve certaines constantes dans son œuvre — « couleurs franches, en aplats, ligne sûre souvent sinuose », beaucoup de vivacité, comme le fait remarquer Choko — mais aussi des expérimentations graphiques et des abstractions, dont d'étonnantes formes géométriques dans des rapports annuels d'entreprise... Vittorio est partout: affiches de films (autant le *À tout prendre* de Claude Jutra que *Deux femmes en or!*), de festivals, de spectacles d'opéra, de théâtre, de bars et de restaurants, de pochettes de disque (d'Offenbach à l'Ensemble Claude-Gervaise), affiches militantes pour les Restos du cœur ou les expropriés de Mirabel, son œuvre accompagne l'évolution du Québec ainsi que trois décennies de productions culturelles. Publié à l'occasion d'une grande exposition au Musée McCord de Montréal, l'ouvrage, très complet, représente en soi, indépendamment de l'exposition, la meilleure somme à ce jour de l'œuvre de Vittorio.

Paul Cauchon

CULTURE DE VISU

Boucles temporelles et mutations en trois tons au MAC

LES TEMPS INACHEVÉS

Patrick Bernatchez

GROSSE FATIGUE

Camille Henrot

DANA SCHUTZ

Dana Schutz

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
jusqu'au 10 janvier 2016.

MARIE-ÈVE CHARRON

Trois noms, trois expositions. Avec sa nouvelle programmation faite encore de solos, le Musée d'art contemporain de Montréal (MAC) conforte une approche par nom propre qui met l'accent sur des parcours individuels. Les univers de Patrick Bernatchez, de Camille Henrot et de Dana Schutz n'ont aux premiers abords rien en commun, mais le musée tend à en faire un tout cohérent autour des thèmes des origines et de la métamorphose que, au demeurant, vient souligner *Spiral* (1983) de Tony Cragg.

L'œuvre de la collection, qui, de mémoire, n'avait pas été sortie depuis *Arctité* — l'exposition déployée dans Montréal et ses édifices en 2001 —, surgit dans le parcours, entre Henrot et Bernatchez. De part et d'autre, il y a le motif de la boucle au quel la sculpture fait écho, une transition qui a toutefois des airs de remplissage. Puis, l'espace occupé par l'installation vidéo de Henrot semble inutilement vaste, une désagréable impression cependant vite chassée par le plaisir de (re)voir l'œuvre. *Grosse fatigue*, primée Lion d'argent à la Biennale de Venise en 2013, construit un récit entraînant sur l'origine de l'univers, truffé de références aux mythes et à la science, déployé depuis l'écran d'un ordinateur en de multiples fenêtres.

Il y a aussi cette autre impression moins heureuse que l'enfilade de toiles de Schutz aurait pu être resserrée, ou la présentation d'un tel corpus réfléchi autrement que par le truchement de la rétrospective de 15 ans. Non pas que le travail de cette peintre brooklynnoise manque de pertinence, mais parce que des expositions de galerie universitaire ou muséale nous ont depuis habitués à des formules plus stimulantes pour la recherche et plus audacieuses en un sens, des expos de groupe par exemple mettant en relation des générations ou des provenances variées, repoussant ainsi les clichés du génie indi-



La pièce de résistance de la programmation est l'exposition de Patrick Bernatchez, dont *Lost in Time* (2009-2015).

MAC



CAMILLE HENROT

Grosse fatigue de Camille Henrot avait été primée Lion d'argent à la Biennale de Venise en 2013.



GALERIE PETZEL

Shaving de Dana Schutz

viduel et du succès de marché toujours plus spontanément associés à la peinture.

Car il s'agit en effet de cela avec la figure de Dana Schutz, qui est qualifiée de « véritable coqueluche », et dont les œuvres présentées proviennent de collections particulières, hormis de rares exceptions. N'en demeure pas moins que cette peinture s'impose sur les cimaises par la hardiesse des compositions et la vigueur de sa palette. Dans une veine expressionniste, elle multiplie

les allusions au cubisme et au pop, donnant à voir des portraits et des scènes du quotidien volontairement crus et grotesques. Plusieurs des personnages féminins représentés contrarient les normes, ouvrant sur des possibilités d'affranchissement que l'artiste elle-même engendre en occupant le créneau d'une tradition en peinture écrite majoritairement au masculin et qui, force est de croire, persiste toutefois encore. Ainsi, l'iron, dans le catalogue que le

MAC lui réserve, que sa démarche « fait d'elle le peintre le plus novateur [...] »...

Patrick Bernatchez

La pièce de résistance de la programmation est l'exposition de Patrick Bernatchez, qui rassemble pour la première fois plusieurs composantes de deux cycles majeurs de production, *Chrysalide* (2006-2013) et *Lost in Time* (2009-2015). Révélées au compte-gouttes selon une progression en rhizome, les œuvres sont aujourd'hui voisines

et situées ensemble, donnant à voir la cohérence et la profondeur de ce travail. Les dessins, les vidéos, les films, les installations, les impressions et les œuvres sonores traitent des mutations, de la vie et de la mort, et, en somme, du passage du temps, lequel ici est rétif à la linéarité. Le recomencement triomphe sur la fin.

D'où l'omniprésence de la boucle, de la répétition et de la sérialité dans les œuvres de l'artiste montréalais qui, par la fiction, voire la science-fiction, sont évocatrices d'un monde marqué par le néolibéralisme et les changements climatiques. Les deux cycles ont respectivement pour théâtre l'immeuble industriel « Fashion Plaza » à Montréal et le Nord islandais, cultivant des allusions à ce qui périclité ou à ce qui fonde, à l'économie fordiste du textile ou aux glaciers.

Une montre scandera sempiternellement son tic-tac, tenant le désordre à distance, tandis que la musique de Bach, ou encore de Debussy, gravée sur vinyle, se détracte sous l'égide d'opérations elles aussi parfaitement réglées. La partition d'une musique a même été déduite des surfaces éclairées par les ouvrières des étages de l'édifice de béton photographié, la nuit, une fois par mois, pendant un an. La mélodie active un

support à bobines de fil, s'évitant pour enserrer le haut-parleur jusqu'à son étouffement.

Le parcours de cette exposition, pris en charge par Lesley Johnstone, est à l'image du travail: d'une impeccable exécution. L'alternance des noirs et des blancs combinée aux œuvres d'échelles variées dynamisent la mise en espace qui, contrairement à ces lignes, distingue bien les deux ensembles. Le point culminant est le long-métrage *Lost in Time* (2014), tourné dans un paysage nordique où le blanc fait ressortir la figure d'un cavalier noir avec sa monture, mués par une quête indéfinie que la trame sonore (Murcof) rend sibylline et dramatique. La symbolique est parfois appuyée, nostalgique et romantique, tout en faisant mine de nous entraîner dans une troublante dystopie.

Le complément obligé de cette exposition, coproduite avec le Casino Luxembourg où elle a déjà fait escale, est l'élégante publication, riche en images, mais moins en références bibliographiques. Aurait dû être mentionnée la monographie dirigée par Mélanie Boucher, avec la galerie de l'UQAM, qui amorçait en 2011 l'examen de fond sur cet artiste marquant.

Collaboratrice
Le Devoir

GALERIE D'ART
Stewart Hall
ART GALLERY

31 octobre au 29 novembre 2015

LA COLLECTION 2016 DE L'ARTOTHÈQUE

Dessins
+ Peintures
+ Photographies
+ Estampes
+ Techniques mixtes

Vernissage:
Dimanche 1^{er} novembre, 14 h

DÉMYSTIFIER L'ART
Mercredi 11 novembre, 10 h

ARTISTES DE L'ARTOTHÈQUE
(bilingue)

Entrée libre
INFO : 514 630-1254
www.pointe-claire.ca

EXPOSITION

NÉON LA MATIÈRE EN LUMIÈRE

MÉTIERS D'ART CONTEMPORAINS
Du 5 novembre au 5 décembre 2015
Vernissage : jeudi 5 novembre de 17 h à 19 h.

Les artistes : Andrée BÉLANGER Sophie BÉLANGER Gina BOUCHARD
Brigitte DAHAN Émilie DELL'ANIELLO Dave FORTIN Nicole GAUVIN
Anne-Marie GROULX Maria Teresa HINCAPIE Cindy LABRECQUE
Diane LEFEBVRE Véronique LOUPE Léa MERCANTE Sabine POUQUET
Mathieu ROY Serena SCIARRINI Jean-Simon TROTTIER Ute WOLFF

CONFÉRENCE - CAUSERIE : VENDREDI 6 NOVEMBRE DE 17H À 19H
AVEC L'ARTISTE VERRIER JEAN-SIMON TROTTIER.

Guilde canadienne des métiers d'art
1460-B, rue Sherbrooke Ouest
Montréal (Québec) H3G 1K4
T 514.849.6091

BIENTÔT 110 ANS D'EXCELLENCE !
Collier : Émilie Dell'Aniello, *Cage à feu*, 2015. Photo et modèle : Audrey Lauriston.

craft 2015
ANNÉE DES MÉTIERS D'ART

PATRICK BERNATCHEZ LES TEMPS INACHEVÉS

NOUVELLE EXPOSITION
JUSQU'AU 10 JANVIER 2016

En coproduction avec le
Casino Luxembourg - Forum d'art contemporain

Patrick Bernatchez, *Lost in Time*, 2014. Film couleur transféré sur support numérique. 46 min, son. Coproduction Musée d'art contemporain de Montréal et Casino Luxembourg. Avec le soutien du Conseil des arts et des lettres du Québec et du Conseil des arts du Canada. Collection privée, Montréal.

MAC

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

185, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec) H2X 3X5 Canada
Métro Place-des-Arts macm.org

PARTENAIRE PRINCIPAL

Collection Loto-Québec

UBISOFT

COGECO Métromédia

CULTURE

CINÉMA

Dans le huis clos d'une relation mère-fils



La population autour de Caraquet avait développé une grande passion pour *Belle-Baie*.

TÉLÉVISION

La francophonie canadienne à l'écran

« Ne pas exister à la télé, sur les écrans, ça revient à ne pas exister », dit Cécile Chevrier

Cécile Chevrier est la grande dame derrière la télé d'Acadie. Elle vient de coproduire la série *Le clan*, qui fait ses débuts samedi soir sur ICI Radio-Canada (RC) Télé. M^{me} Chevrier possède et dirige Phare-Est Média depuis 2006. Le catalogue de la compagnie fondée à Moncton en 1988 compte une centaine de productions, surtout des documentaires et des téléseries, dont les cinq saisons de *Belle-Baie* (2008-2012) également diffusées par RC. Cécile Chevrier a aussi été présidente de l'Alliance des producteurs francophones du Canada.

STÉPHANE BAILLARGEON

Le clan se passe en partie en Acadie, avec des comédiens acadiens et québécois. La télé-série *Belle-Baie* se passait dans la Baie-des-Chaleurs. Comment jugez-vous la place faite à votre partie de la francophonie canadienne dans la télé nationale ?

Je trouve qu'on ne nous fait pas assez de place. Je pourrais reprendre le discours sur le mandat national de Radio-Canada. Les gens du réseau haïssent ça pour mourir, on s'entend. Ce n'est donc pas populaire, mais c'est une réalité quand même: la télévision de Radio-Canada est financée par les fonds publics et ce n'est pas une télévision québécoise, je m'excuse. Sauf pour ce qui est du contenu, parce que là, oui, on dirait bien que Radio-Canada c'est une télévision québécoise. Il y a donc des millions de francophones hors Québec qui ne se voient jamais sur cet écran national, sans compter les francophiles qui voudraient aussi voir autre chose que des histoires en provenance du centre-ville de Montréal.

Pourquoi est-ce important de tourner et de diffuser vos histoires ?

Je vais répondre par une autre question: que diraient les Québécois si les réseaux de télé ne diffusaient que des émissions de France? Ne pas exister à la télé, sur les écrans, ça revient à ne pas exister, quasiment. Pour moi, c'est fondamental. Pour les Acadiens, c'est fondamental. C'est d'ailleurs une des raisons qui expliquent que je sois devenue productrice. Je viens des îles de la Madeleine. Je suis installée à Moncton depuis longtemps. J'ai jugé à un moment donné que c'était essentiel pour les Acadiens de se voir à la télé et dans une perspective de modernité. Les gens éprouvent un tel sentiment de fierté en se voyant là, quand on leur raconte leurs histoires, leur réalité. *Belle-Baie* a été exemplaire de ce point de vue. La population autour de Caraquet a développé une grande passion pour cette série et les gens du sud-est de l'Acadie ont embarqué eux aussi. Quand on est revenu pour tourner *Le clan*, la réponse enthousiaste a été instantanée.

Le Devoir

À lire également: notre texte à la une de l'Agenda sur la série *Le clan*.

ROOM

★★★1/2
Drame de Lenny Abrahamson.
Scénario: Emma Donoghue,
d'après son roman éponyme.
Avec Jacob Tremblay, Brie Larson, Sean Bridgers, Joan Allen, William H. Macy.
Image: Danny Cohen. Musique: Stephen Rennicks. Montage: Nathan Bugent. 118 minutes.

ODILE TREMBLAY

Coiffé au Festival de Toronto du Prix du public, sous rumeurs d'«oscarisable», *Room*, production canadienne du cinéaste irlandais Lenny Abrahamson, est un de ces suspenses qui prend au départ le spectateur au cœur.

Fable sur toutes les captivités, sur le choc de la première évasion hors du giron de la mère, sur le difficile apprentissage au monde, *Room* repose sur la force d'un regard d'enfant prisonnier de son carré de sable.

Avec le roman d'Emma Donoghue à sa clé, *best-seller* en 2011, *Room* participe aussi à ces aventures de survie dans des conditions impossibles. L'air du temps en est friand, tout comme de ces histoires de succès auprès d'une large clientèle, même si les lecteurs du roman s'entendent pour le déclarer inférieur au livre.

D'excellentes interprétations

Jack, qui a l'air d'une fille, ambivalence voulue, est né dans un monde qu'il imagine sans y avoir accès autrement qu'à travers un écran de télé. Sa mère a été kidnappée par celui qu'ils appellent «Old Nick». Il est né dans un hangar et y vit



Room repose sur la force d'un regard d'enfant prisonnier de son carré de sable.

REMSTAR

entre quatre murs avec elle depuis sa naissance, isolé, sauf quand le ravisseur vient agresser la mère, qui interdit toute communication entre eux.

On salue ici de vraies performances d'acteurs. Le petit Jacob Tremblay, criant de naturel mais aussi d'une maturité précoce, est formidable. Également Brie Larson en jeune mère louve et Sean Bridgers, qui, en quelques scènes, parvient à camper un prédateur sinistre sans le caricaturer.

C'est vraiment la première partie du film en huis clos qui impose sa charge, avec les questions de l'enfant qui doute de la réalité du monde extérieur, et la frénésie de la mère qui l'utilise pour les tirer de là. Grâce aussi à la caméra de Danny Cohen qui bouge dans sa cellule, capturant en gros

plans chaque détail des lieux, comme ce puits de lumière, miroir du climat, avec une feuille d'arbre collée soudain. Le moindre meuble devenu compagnon de jeu est filmé comme un personnage. La musique de Stephen Rennicks aurait gagné toutefois à se faire plus discrète.

Ce duo mère-fils est capturé dans son œuf, où l'éducation de Jack, son gîte de fête, des moments de tendresse ou de rage, carbure à l'amour maternel.

Quand le film bascule pour devenir un suspense d'évasion, le cinéaste réussit à tourner ses coins sans perdre son élan. L'esthétique du film, avec ses côtés trash, est appelée à devenir plus conventionnelle lors du retour au monde, quand la prison se fait paradis

perdu. Ce dernier segment n'est pas sans finesse, avec Joan Allen en grand-maman plus tendue que mièvre, mais William H. Macy peine à ancrer son personnage de grand-père perturbé dans une veine de naturel. C'est surtout la dépression du personnage de la mère qui hésite à trouver sa cadence intime. Mais le dénouement sera très juste.

Même si les parties du film ne s'emboîtent pas toujours très bien, même si le cinéaste a parfois du mal à coller sa vision d'auteur aux impératifs d'une production commerciale, *Room* demeure un film connecté à un thème puissant, rempli de résonances émotives et porté par d'excellents acteurs.

Le Devoir



MÉTROPOLE

Victoria est un exercice de style d'une époustouflante virtuosité.

À 4 h du matin, encore sur le chemin

VICTORIA

★★★
Drame de Sebastian Schipper.
Avec Laia Costa, Frederick Lau, Franz Rogowski, Burat Yigit.
Allemagne, 2015, 138 min.

ANDRÉ LAVOIE

S'il faut trouver une star dans *Victoria*, un exercice de style d'une époustouflante virtuosité, le directeur photo d'origine norvégienne Sturla Brandth Grovlen pourrait porter le chapeau. Sa caméra fébrile et fouineuse s'impose avec force au milieu de ce ballet orchestré par Sebastian Schipper, acteur (*Cours, Lola, cours*) devenu cinéaste trouvant en l'actrice espagnole Laia Costa sa nouvelle Lola.

Car elle court, Victoria, jeune expatriée de Madrid s'éclatant dans un club *underground* de Berlin à 4 h du matin, rencontrant une bande de joyeux éméchés dont Sonne (Frederick Lau), le moins demeuré, le plus séduisant. Comme elle ne maîtrise pas la langue allemande, cela force le groupe à échanger dans un anglais approximatif (l'alcool n'aide pas à la diction), empêchant aussi Victoria de comprendre que ses copains de passage sont à la merci d'un gangster soucieux de régler une vieille dette avec l'un d'entre eux. Et rien de mieux que le braquage d'une banque pour être remboursé vite fait.

Dans toute son insouciance, heureuse de briser sa solitude et de jouer dans une variation de *Bonnie and Clyde*, Victoria se jette à corps perdu dans cette aventure, traversant de toutes les façons et souvent à bout de souffle un quartier encore endormi de la capitale. Leur cavalcade, Sebastian Schipper et Sturla Brandth Grovlen en scrutent tous les détails, les suivant en baignole, dans les ascenseurs, les toits des immeubles, les corridors sombres, les ruelles glauques

et les stationnements souterrains. Le tout se concentre en une gigantesque plan-séquence totalisant la durée du film, le spectateur voyant s'agiter environ 150 figurants répartis dans plus de 20 lieux différents, ne quittant jamais d'une semelle une actrice dont la performance ressemble à celle d'une marathonnienne endurcie.

Ce parti pris excessif, déjà vu ailleurs avec plus d'élégance (*L'arche russe*, d'Alexandre Sokourov) recèle sa part de prouesses, surtout dans les

lieux clos et particulièrement dans le dernier tiers du film, mais aussi de passages à vide. Les dialogues sont largement improvisés, multipliant redites et banalités, et le cinéaste prend plaisir à étirer une séquence de beuverie qui ajoute peu de relief à ces personnages vite emportés dans cette mécanique cinématographique au service de cette grande virée nocturne, et parfois sanglante.

Collaborateur
Le Devoir

EXCENTRIS

ANNA
— CHARLES-OLIVIER MICHAUD — 109 MIN.
BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI À L'AFFICHE :

- SOUVIENS-TOI (REMEMBER)** 13+
(V.O. ST.F.) — ATOM EGOYAN
- CHIENNE DE VIE** 13+
(V.O. ST.F.) — HÉLÈNE CHOQUETTE
- TROIS SOUVENIRS DE MA JEUNESSE** 13+
— ARNAUD DESPLECHIN
- VILLE-MARIE** 13+
— GUY EDOIN
- SICARIO** 13+
(V.O. ST.F.) — DENIS VILLENEUVE
- ACHTUNG FILMS! PRÉSENTE:**
- THE INVISIBLES (DIE UNSICHTBAR)** 13+
— BENJAMIN KAHLMEYER — JEUDI 5 NOVEMBRE À 19 H

ET AUSSI PRÈS DE 100 FILMS SUR

UNE NOUVELLE AMIE
— FRANÇOIS OZON

CINEMAEXCENTRIS.COM

ENTREVUE

Vivre ou mourir sur les rives de Trois-Pistoles

ODILE TREMBLAY

Plusieurs films québécois abordent la quête d'identité masculine à travers les relations père-fils, en milieu rural. Le garagiste, en salles dès vendredi, vient jouer dans ces eaux-là. Renée Beaulieu, qui réalise ici un premier long-métrage, vous dira que son histoire est surtout collée à une trajectoire familiale et personnelle. Au départ pharmacienne, sans avoir beaucoup pratiqué sa profession, elle a traité le cas d'un quinquagénaire en dialyse qui avait une foule de médicaments à prendre. L'aventure du fils secret est celle de son grand-père. Ajoutez son propre désir d'aborder des histoires d'amour atypiques.

L'action se déroule à Trois-Pistoles, où elle est née et a grandi. «*Et ce village a beaucoup de signification pour moi. Les roches ont connu ma solitude et mon ennui. Je m'imprégnais d'elles. La dignité, la liberté, l'identité de mes racines sont là-bas, comme le film. La nature possède un rapport avec l'absolu. Elle nous dépasse, et ceux qui cherchent à la contrôler n'y parviennent pas.*»

Dans *Le garagiste*, Adrien, un homme d'une cinquantaine d'années souffrant d'insuffisance rénale (excellent Normand D'Amour), en traitement de dialyse, traverse un tourbillon émotif avec les retrouvailles d'un amour de jeunesse (Louise Portal), en se découvrant un fils inconnu et après une greffe de rein ratée. Épanoui dans son garage auprès de son père (Michel



Renée Beaulieu a réalisé «un film de gars» mettant en vedette Normand D'Amour.

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Dumont), d'un nouvel apprenti (Pierre-Yves Cardinal) et malgré l'amour de sa compagne de vie (Nathalie Cavezzali), il sera appelé à choisir entre la vie et la mort.

Renée Beaulieu, dont le film s'inscrit dans le débat actuel sur l'euthanasie, affirme ses positions: «*Je trouve anormal qu'on ne puisse choisir sa mort*

comme on peut décider ou non de donner la vie. Il s'agit une décision individuelle, mais tout le débat qui l'entoure est posé à l'intérieur du groupe social, en héritage religieux.»

Un film de gars

Normand D'Amour, si impressionnant ces temps-ci au TNM en capitaine Achab

dans *Moby Dick*, est un comédien qui se démultiplie sur les planches, au grand comme au petit écran. «*Mais j'ai trouvé dans Le garagiste un rôle incroyable. J'aime les films où le public a besoin d'imaginer parfois son propre scénario. Et puis mon frère était en train de mourir du cancer à ce moment-là et je*

pensais à lui en jouant cet homme malade, qui prend la décision d'arrêter ses traitements. Pour incarner ce type de personnage, j'entre dans sa respiration. Quand les reins ne fonctionnent plus, les personnes se noient dans leurs sécrétions. Durant les scènes de dialyse à l'hôpital, j'étais entouré de vrais patients. Ça

m'aidait aussi à comprendre cet Adrien placé devant l'acceptation de sa propre condition.»

Renée Beaulieu, qui a scénarisé *Le ring* d'Anaïs Barbeau-Lavalette, a mis du temps avant de réaliser *Le garagiste*, tourné en 16 jours. Après une série de refus des institutions, son scénario restait dans un tiroir, dont elle l'a ressorti en injectant 20 000 \$ de ses poches. «*Les acteurs étaient payés 100 \$ par jour. Le directeur photo, Philippe Saint-Gelais, vient du documentaire et ça se sent. Au début du film, les personnages sont importants, mais ensuite la nature envahit le champ.*»

Normand D'Amour était ravi de travailler avec cette équipe-là. Il avait conseillé d'embaucher Michel Dumont pour jouer son père, filiation déjà en place à travers la série *Yamaska*. «*Et puis, ça fait du bien aux gars qu'on fasse des films sur eux depuis quelque temps, estime l'acteur. Moi, je suis un homme qui braille, mais il y en a d'autres qui continuent à ne pas pouvoir exprimer leurs émotions, comme nos pères. Le mien avait dû se faire couper les deux jambes, et ne se plaignait jamais. Une fois, il a dit seulement: "Je m'ennuie de courir vite dans un champ." Il ne me déclarait pas "je t'aime" non plus, mais me le montrait autrement.*»

Renée Beaulieu, après avoir réalisé «un film de gars», se tournera ensuite vers les femmes: «*Mon prochain sera féministe et abordera l'infidélité féminine*», assure-t-elle.

Le Devoir

L'enfance-caméra

LES DÉMONS

★★★1/2

Réalisation: Philippe Lesage. Avec Édouard Tremblay-Grenier, Yannick Gobeil-Dugas, Vassili Schneider, Pascale Bussières, Laurent Lucas, Pier-Luc Funk. Québec, 2015, 115 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans sa banlieue tranquille, Félix, 10 ans, mène une existence en apparence sans histoire. La parole rare mais l'œil aigu, il observe le monde, son monde: son père et la mère d'un copain qui semblent un peu trop complices, cet ami avec qui il s'est caressé, cet autre camarade de classe qui a disparu, ce moniteur de natation qui le reluque étrangement... Et si ses parents se séparent? Et si l'avait attrapé le sida? Et si quelqu'un le kidnappait? Et si, et si...

Divorce, maladie, pédophilie, peurs sourdes: ce sont là les démons du titre du film de Philippe Lesage. Des démons venus du dehors qui remuent le jeune protagoniste au-dedans. Pour autant, la focalisation narrative alterne volontiers entre plusieurs jeunes personnages. Si bien qu'au bout d'un moment, on

se demande quel est au juste le point de vue privilégié. Puis, on comprend.

L'enfance. L'enfance est le point de vue. Qu'elle opère un gracieux mouvement circulaire pour capter l'action d'un groupe d'élèves dans un boisé, qu'elle répète un lent travelling latéral pour générer un suspense inattendu à la piscine alors qu'on quitte puis que l'on revient à une zone de tension, qu'elle court dans la rue avec les personnages, voire qu'elle se campe, fixe et centrée, afin de croquer la vie qui va, la caméra permet à ce regard unique de s'incarner.

Un âge, un état...

Ce faisant, on prend conscience que *Les démons* ne cherche pas tant à broder un récit qu'à rendre compte d'un âge et de l'état d'esprit qui s'y rattache. L'auteur, qui a puisé dans ses propres affres juvéniles la substance du film, dit avoir voulu fuir les codes cinématographiques traditionnels. C'est ce qu'il a fait, et bien fait.

Documentariste émérite, Philippe Lesage a entre autres signé le magnifique *Ce cœur qui bat*, une visite de l'Hôtel-Dieu de Montréal dans laquelle la vie, la mort, le courage et la détresse se côtoient



FUN FILMS

Les démons ne cherche pas tant à raconter une histoire qu'à relater un âge et l'état d'esprit qui s'y rattache.

puis fusionnent. Pourtant réel, si réel, le fond s'y déploie dans une forme empreinte d'impressionnisme. Cette qualité-là, et surtout ce regard-là, est ce qui distingue

la première fiction de Philippe Lesage, une proposition audacieuse et singulière. Et très belle.

Le Devoir

SÉLECTION OFFICIELLE

63 DONOSTIA ZINEMALDIA FESTIVAL DE SAN SEBASTIAN INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA

★★★★★

La Presse

«Un film magnifique.»

Variety, Guy Lodge

LES DÉMONS

UN FILM DE PHILIPPE LESAGE

13 ANS+

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

CINÉPLEX OVERTHEATMENT QUARTIER LATIN

CINÉMA BEAUBIEN

STATION VU

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

MEGA-PLEX GUZZO

PONT-VIAU 16

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

CINÉPLEX ODEON

LE T. P. ROUGE

LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

★★★★★

«PARMI LES DEUX MEILLEURES HEURES QUE VOUS PASSEREZ CETTE ANNÉE.»

THE GLOBE AND MAIL

«DESTINÉ À ÊTRE UN CANDIDAT DE TAILLE POUR L'OSCAR® DU MEILLEUR FILM.»

VANTAGE

«UN DES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE.»

CHICAGO TRIBUNE

«UN FILM EXTRAORDINAIRE TELLEMENT PUISSANT ET INOUBLIABLE QU'IL DOIT ÊTRE VU.»

THE NEW YORK OBSERVER

GAGNANT PRIX DU PUBLIC tiff.40

L'AMOUR NE CONNAÎT AUCUNE FRONTIÈRE

ROOM: LE MONDE DE JACK

PARTOUT AU QUÉBEC DÈS LE 13 NOVEMBRE

MAINTENANT À L'AFFICHE DANS CERTAINS CINÉMAS

FORUM CINEMAS

LE DEVOIR métropole

GAGNEZ L'UN DES 15 DVD DU FILM

ROMAIN DURIS ANAÏS DEMOUSTIER

UNE NOUVELLE amie

UN FILM DE / A FILM BY FRANÇOIS OZON

POUR PARTICIPER, VISITEZ LE concoursmetropolefilms.com

La promotion aura lieu sur le site web du 30 octobre au 3 novembre inclusivement et le tirage se fera le 4 novembre 2015. 15 gagnants recevront un DVD par la poste. Règlements disponibles chez Métropole Films.

DISPONIBLE EN DVD ET VIDÉO SUR DEMANDE